The slippery iconography of the Sea Unicorn

La licorne de mer.

Texte d'une présentation faite au Ramsay Cook Symposium le 13 septembre 1997 par François-Marc Gagnon.

> **«Identifying, recognizing the familiar, naming the unfamiliar - places, birds, animals, people - is the challenge of a new land to a stranger. Naming makes the unfamiliar familiar… »**
>
> Ramsay Cooke, *The Voyages of Jacques Cartier*, p. xvi.

Each one of us, I suppose, has his pet quote - can we say that in English ? If not, I have just created a new expression - of Ramsay Cooke. ~~My exergue is~~ taken from the introduction to his ~~traduction of the~~ *Voyages of Jacques Cartier* and intends to describe one of the main activity of the discoverer arriving on our shores : to name the unfamiliar and to transform it into the familiar. This could be also a description of the historian's work, but in fact I have often the impression that ~~it works~~ the ~~opposite~~ way. We think we are dealing with the familiar and with time what we try to describe seems to us less and less familiar, more and more foreign to our way of thinking, to our way of feeling. Sometimes it reaches a point when we feel we are in completely foreign land, ~~makes us really feeling lost~~, without orientation, without knowing where to go further. It is probably something that we, historians, share with the ~~writers, the creative writers I mean.~~

It is to something of that kind I would like to convey to you this afternoon, wishing also to intrigue Professor Cook which is NOT an easy task as you will know. We will speak of unicorn, and more specifically of the way they were represented, since by profession I am an art historian and habitually deals with images rather than texts. I will give my presentation in English, but you will have to bear with me for some quotations in French from time to time. I am a great believer in bilingualism, at least, trilingualism is even better, and as an historian, in the original, in the text in its original language. ~~So bear with me on this.~~

Louis Nicolas
Licorne et tigre
p. 27, *Codex canadensis*

On trouve à la page 27 du fameux ***Codex canadensis*** cette très curieuse représentation d'une licorne, coupée en deux mais comme avec des indications

d'assemblage comme s'il s'agissait d'un jeu d'enfants. Comme on sait, ce qu'on est convenu d'appeler le *Codex canadensis*, devait servir à illustrer *l'Histoire Naturelle des Indes Occidentales* du jésuite **Louis Nicolas**. On peut se demander ce que les licornes faisaient dans un ouvrage consacré à la flore, à la faune et aux habitants de l'Amérique du nord ! C'était pourtant un sujet que Louis Nicolas était porté à prendre très au sérieux. Pour lui, rien n'était mieux établi que l'existence des licornes.

> «Je ne sçay que dire de l'effroyable erreur qui cét glissée parmy force gens de cabinet qui d'ailleurs sont fort sçavans, mais qui n'ayant rien veu des choses admirables que la nature produit parce qu'ils n'ont jamais perdu de veue le clocher de leur paroisse et qui ne sçavent presque pas sans [le] demander le chemin de la place Mauber ou de la place royalle, ces sortes de personne, dis-je, s'attachant avec une opiniatreté blamable a dire qu'il n'y a point de licorne en aucun endroit du monde, sur cela je voudrois leur demander s'ils croyent bien d'autres choses qu'ils n'ont pas veu et qui sont bien plus extraordinaires, ils me diroient (...), qu'ils les croyent parce que des bons auteurs auxquels ils adjoutent foy les rapportent et si je leur dits que les mêmes écrivains assurent qu'il y a des licornes, que diront-ils ? Se voudront-ils contredire assurant qu'ils croyent une partie des auteurs qu'ils ont leu et qu'ils ne croyent pas l'autre? Ou est-ce qu'ils ont appris ce discernement? Est-ce sur le pont neuf ou ses gens de cabinet ne passent que 3 en 3 bien fourrés, bien enbeginés dans une chese ou l'on les porte, ou dans un carrosse qu'ils font boucher de tous cotés de peur des vents coulis, Non, non, de bonne foy ce nét pas ces sortes de gens qu'il faut croire, mais il faut ajouter foy a mille braves hommes genereux qui ont souffert et veu des choses rares, a l'armée, sur mer, sur terre, dans des voyages de 20 ou de 30 ans souffran toutes les injures des tems, des saisons et des climats ou l'on voit ce qui est de rare et de surprenant et que ces gardeurs de cabinet n'ont pas veu. Cent écrivains temoins oculaires assurent qu'ils ont veu devant et apres Lodo[v]ico Berthamo qui assure en ces termes dans un auteur qui le rapporte qu'il en a veu 2 dans son voyage de Medine ou de la meque[1]».

---

[1]. F° 85.

Et Louis Nicolas de citer dans le texte - en espagnol - un passage «d'un livre qui se nomme *En carta, y breve declaration del repartimiente, forma y singularidades del Mundo*», qui rapporte le témoignage de ce «Louys Berthaman» sur les licornes[2].

> «Je ne veux donc pas que desormais nos gens de cabinet doutent de l'existence des Licornes, puisqu'il y a tant de braves écrivains bien informés qui nous en assurent aprés mille gens de tete et dignes de foy qui en ont veu et qui nous ont fait la grace de nous faire un present de leurs memoires ou ils avoient marqué tout ce qu'ils avoient veu dans leurs voyages, et dans les pays etrangers ou l'on voit des choses si rares qu'on ne sçauroit croire et cependant elles ne laissent pas d'etre. Les incredules doivent se souvenir que tous les climats ne produisent pas de tout. *Non omnis fert omnia tellus*[3]».

On le voit, ce n'est pas que Louis Nicolas rejetait toute science livresque, mais il en avait contre ces «gardeurs de cabinet» dont le discernement était sans fondement puisqu'il ne s'appuyait pas sur le témoignage des voyageurs. Il y a des licornes pour la simple raison que des centaines d'entre eux en ont vu.

Ce qui m'a intrigué dans ces passages du texte de Louis Nicolas, c'est leur **conviction**. Sur quoi pouvait-elle bien reposer ? Suffirait-il d'invoquer la crédulité des anciens, leur naïveté, leur ouverture spontanée au merveilleux ? Et notre difficulté à faire de ce Louis Berthaman autre chose qu'un fieffé menteur ou un illuminé ? Comment n'était-il pas sensible à l'avertissement du proverbe : « A beau mentir qui vient de loin » ? Nous voilà donc déjà et comme d'entrée de jeu dans le *unfamiliar*.

Pour peu qu'on ~~recherche ce sujet~~, on est mis bien vite sur la voie des licornes de mer ou narvals. Elles tiendraient à elles seules le secret de la croyance des anciens et de la crédulité de notre Louis Nicolas. Des défenses de narval circulaient en Europe et les marchands nordiques qui les distribuaient s'étaient bien gardé d'en révéler l'origine. Les cornes de licorne n'était que la dent d'un « poisson » (pardon d'un mammifère marin). La belle affaire !

Or, c'est en suivant d'un peu plus près la trace de ces licornes de mer, dans l'intention louable d'expliquer le *unfamiliar* par le *familiar* , que je me suis enfoncé dans un plus *unfamiliar* encore

---

[2]. En réalité, il s'agit d'une référence de troisième main, puisque Louis Nicolas l'a probablement lu dans «Thevenet, illustre écrivain de nôtre tems», qu'il cite un plus loin (f° 87).

[3]. F° 87.

Portrait de Martin Frobisher
< H. Holland, *Herwologia,* Londres, 1620
in *The Discovery of North America,* p. 221, fig. 266

Un des premiers sinon le premier *debunker* de la légende des licornes est nul autre que **Martin Frobisher** (~ 1535 - 1594) qui, lors de son deuxième voyage à l'île de Baffin, eut la chance non seulement de trouver une dent de narval, mais de comprendre enfin d'où provenait ces belles «cornes» de licorne torsadées qu'on montrait dans toutes les cours d'Europe. **George Best**, le chroniqueur de l'expédition raconte en effet la découverte extraordinaire que quelques uns de ses hommes firent en juillet 1577 d'un narval échoué sur les glaces.

> «Upon another small iland here was also founde a great deade fishe, whiche, as it should seeme, had bin embayde [*embed*, enrobé] with ise, and was in proportion rounde like to a purpose, being about twelve foote long, and in bignesse answerable, havyng a horne of two yardes long growing out of the snoute or nostrels. This horne is wreathed and strayte, like in fashion to a taper made of waxe, and maye truely be thoughte to be the sea Unicorne. This horne is to be seene and reserved as a jewel, by the Queens majesties commandement in hir wardrop of robes. The form whereof is here set down[4]».

George Best
Figure d'un narval
< G. Best, *A true discourse of the late voyages of discoverie,* Londres, 1578.
repr. dans *The Discovery of North America,* p. 246, fig. 296.

C'est qu'en effet son propos était illustré d'une gravure à cet endroit. Il s'agissait d'une véritable découverte. Les hommes de Frobisher venaient de trouver non seulement un narval, mais la source de la plupart des cornes de licorne qu'on pouvait voir un peu partout dans les cabinets de curiosités en Europe.

Certes, les hommes de Frobisher n'avaient trouvé qu'un animal mort, échoué sur la plage, gelé en plus et l'avait déclaré poisson à cause de sa forme. L'animal qu'ils avaient trouvé et qui ne ressemblent guère à la gravure de Best est en réalité tout à fait remarquable.

---

4 Richard COLLINSON, *The three voyages of Martin Frobisher, in search of a passage to Cathaia and India by the North-West, A. D. 1576-8, Reprinted from the first Edition of Hakluyt's Voyages, with selection from manuscript documents in the British Museum and State Paper Office*, New York, Burt Franklin publisher, 1867, p. 134

// Larry Foster
«Narwhal»
< *The Sierra Club Handbook of Whales and Dolphins*, p. 97.

Le narval, *Monodon monoceros* est un mammifère marin. Le mâle porte une défense rainurée et spiralée qui peut mesurer jusqu'à 3 m. de long. La comparaison avec un *taper made of waxe*, c'est-à-dire une bougie filée, ou un cierge torsadé, faite par Best est donc exacte. L'animal lui-même, sans sa défense, mesure de 4 à 5 m. de long. L'individu vu par Frobisher et ses hommes était donc à peu près dans ces dimensions.

Quand Best imaginait que la «corne» du narval lui sortait du nez, il se trompait. Mais cette erreur sera répétée bien souvent après lui. Cette corne est en fait une dent, ou mieux l'une des deux incisives, les seules dents que l'animal porte à la mâchoire supérieure. Au cours de son évolution dentaire qui se fait avant sa naissance, l'incisive droite du narval s'atrophie, tandis que l'incisive gauche prend un développement extraordinaire et se transforme en une longue défense rectiligne d'ivoire. Il peut arriver que les femelles aient aussi une défense anormalement développée. Enfin, chez certains mâles, c'est l'incisive gauche qui est atrophiée et la droite qui s'est transformée en défense. Il y a même des individus possédant deux défenses, mais c'est très rare[5].

Narval mâle adulte
Arctique canadien de l'est
Photo de Kerwin J. Finley
< *The Sierra Club Handbook of Whales and Dolphins*, p. 98.

Best ne s'est pas soucié d'expliquer comment son narval avait pu être «embayde with ise», enchâssé, enrobé dans la glace. Il ne s'est donc pas poser de question sur l'utilité des défenses chez le narval. Mais c'est une question qui a fait couler beaucoup d'encre. Comme le narval aime à vivre près de la ligne des glaces et qu'il lui arrive d'être pris sous les glaces sans pouvoir s'en délivrer, on a d'abord imaginé que sa défense servait à briser les glaces. Si, toutefois, l'on en juge par le nombre de narval qui meurt ainsi pris sous les glaces, la défense de narval ne

---

[5]. Paul RODE et Germaine BOCA, *Petit atlas des mammifères*, Paris, éditions N. Boubée & Cie, 1947, vol. III, p. 29.

serait pas un instrument très efficace. Aussi a-t-on proposé qu'il s'en servait pour se nourrir.

Le narval se nourrit essentiellement de seiche, de morue et autres poissons, mais à bien y penser quel supplice de Tantale ce serait pour lui si ayant réussi à empaler une de ses proies, faute de main, il ne serait pas capable de l'atteindre pour la manger !

Aussi en désespoir de cause, certains, aux dires de Joan McYntire, n'y ont vu qu'un moyen de thermorégulation[6]. Mais alors comment expliquer que les femelles en soient généralement dépourvues ?

Groupe de huit narvals mâles
Arctique canadien de l'est
Photo prise d'avion par Wybrand Hock
< *The Sierra Club Handbook of Whales and Dolphins*, p. 99.

Aussi bien, on croit maintenant qu'elle a un rôle dans la compétition entre mâles durant la période de rut[7]. D'autant que les recherches récentes sur les delphénidées, leur proche parent, ont montré que les mâles étaient particulièrement compétitifs en période de rut et n'hésitaient pas à attaquer leurs rivaux pour s'assurer l'accès aux femelles. D'ailleurs, les blessures au front des narvals âgés, le fait aussi que très souvent leurs défenses soient brisées semblent bien confirmer cette interprétation.

Anonyme
Portrait de la reine Elizabeth d'Angleterre
Coll. : The Marquess of Tavistock, Woburn Abbey
< *The Armada*, serie *The Seafarers*, Time & Life, p. 161.

Tout cela est bien joli, mais nous éloigne des préoccupations de Best qui préféra nous dire ce qu'il advint de sa défense de narval. Il nous apprend en effet que Frobisher en fit don à Elizabeth I d'Angleterre qui la déposa dans sa garde-robe et la montrait à l'occasion comme un «bijou», «to stimulate the art of bawdy conversation that she is said to have loved», comme le suggérait Morison[8]. Plus

---

6. Joan McINTYRE, *Mind in the Waters*, New York, Charles Scribner's Sons,1974, p. 64.
7. Gordon CORBET et Denys OVENDEN, *The Mammals of Britain and Europe*, Londres, Collins, 1980, p. 213.
8. Samuel Eliot MORISON, *The European Discovery of America. The Northern Voyages A.D. 500-1600*, New York, Oxford University Press, 1971, p. 528.

belle et surtout plus longue que celle que le roi de France avait offert en 1553 à Charles Ier d'Angleterre, la «corne» de Frobisher valait 100,000 L sterling (au lieu des 20,000 L sterling[9] pour celle du roi de France) aux dires d'un voyageur allemand qui put voir l'une et l'autre en 1598[10].

Le rapport de Best est confirmé par un autre membre de l'expédition, Dyonese Settle, qui se donnait comme «one of the companie in the saide voyage, and servant to Right Honourable the Earl of Cumberland» et qui publia en 1577[11] le récit du même événement, sans toutefois se donner la peine de le faire illustrer.

> «On this West shoare we found a dead fishe floating, whiche had in his nose a horne streight & torquet, of lenghte two yardes lacking two ynches, being broken in the top, where we might perceive it hollowe, into which some of / of our Saylers putting Spiders, they presently dyed. I saw not the tryall hereof, but it was reported unto me of a trueth : by vertue whereof, we supposed it to be the sea Unicorne[12]».

Autrement dit, l'allure de la bête, sa défense torsadée ne suffisait pas, il fallait soumettre son pouvoir pharmaceutique à un test décisif. Ce qui fut fait, au grand dam de quelques araignées qui probablement étouffèrent faute d'air dans la cavité de la défense en question.

L'édition du livre de Settle que j'ai consultée ne comportait pas d'illustration[13]. Mais l'édition latine publiée à Hambourg en 1675, elle, comportait au moins une page frontispice.

Page frontispice de l'*Historia Navigationis Martini Frobisseri, Angli Praetoris Sive Capitanei, A.D. 1577*, Hambourg, 1675, sumptibus J. Naumanni & G. Wolffil. Coll. des livres rares, BN du Canada, Ottawa (FC 3961. 2F8).

---

9. On renvoie à Pierre POMET, *A Compleat History of Drugs*, Londres, 1712, p. 234 ; mais dans l 'édition que j'ai pu consulter, il n'est pas aussi précis. Il se contente de dire que ces « cornes » se vendent « au poids de l'or » (p. 9). Il est tout de même question du marchand allemand. Je n'ai pu mettre la main sur l 'édition anglaise. Il se peut qu'elle comporte le renseignement en question.

10. Voir Geneviève MILLER, «The Unicorn in Medical History», *Transactions & Studies of the College of Physicians of Philadelphia*, série 4, vol. 28, 1960-1961, no 2, octobre, p. 87.

11. Et que nous avons consulté en microfilm du CIHM/ICMH, Microfiche n° 14737.

12. *A true reporte of the laste voyage into the West and Northwest regions, &c. 1577, worthily atchieved by Captein Frobisher of the sayde voyage the first finder and Generall. With a description of the people there inhabing, and other circumstances notable*, Londres, Henrie Middleton de, 1577, p. 31-2.

13. Pourtant S. Morison reproduit une gravure qu'il attribue à Lucas de Heere et qui proviendrait du *True Report* (sic) de Dyonese Settle, (1577). Voir p. 530 de son *The Northern Voyages A.D. 500-1600*, New York, Oxford University Press, 1971.

Cette page frontispice comporte trois sections, la première nous **montre une scène qui se passe en réalité à Bristol**, mais que le graveur (s'inspirant de Lucas de Heere ?) à imaginer dans un paysage nordique aux montagnes en forme de vol-au-vent... ou de je ne sais quelle pâtisserie improbable. Comme dit la légende, il s'agit d'un épisode qui suit la «Navigatio a Frobishero A. 1577, monte Majo. Junio, Julio, Augusto et Septembri instituta (le Voyage que Frobisher fit de mai à septembre 1577)» et que l'on pourrait définir en effet comme une «Delineatio hominum ex Anglia advertorum, cum eorum armis, tentorijs et naviculis, A. 1577 (Représentation des hommes vus en Angleterre, avec leurs armes, leurs tentes et leurs petits bateaux». Cette gravure est signée en bas à droite d' un «f[ecit] Wichman». Je ne sais rien sur lui.

On trouve sous cette scène qui occupe la plus grande place, une vue du «Forbisser. Straet (détroit de Frobisher)», donc une **petite carte géographique** et la représentation d'une **licorne**!

> «Fovii (?) animal unicorne quadrupes, ante 200 annos, ita delineatum, et ex itinerario Bernh. de Breidenbach in terram sanctam excerptum (Animal piégé quadrupède à une corne ainsi représenté il y a plus de 200 ans dans l'Itinerarium de Bernard de Breidenbach)».

Comment expliquer la présence de cette licorne à cet endroit sinon par la mention du narval échoué que l'on trouve autant dans Settle que dans Best ? Il est vrai que la licorne gravée par ce Wichman était tout à fait traditionnelle. La légende nous met même sur la piste de sa source.

// Page de gravure tirée de Bernhardt de Breydenbach
Itinerarium Hierosolymitanum ac in terram sanctam, 1490
repr. dans Claude Kappler, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Age*, p. 63

Bernhardt de Breydenbach, nommé ici, était l'auteur d'un *Itinerarium Hierosolymitanum ac in terram sanctam*, dont l'édition de 1490, publiée en français à Spire par Pierre Drach comportait un fameux bois gravé qui représentait une girafe, un crocodile, des chèvres, un chameau, une salamandre, une sorte d'homme sauvage et une licorne avec l'inscription : «*Hec animalia sunt veraciter depicta sicut vidimus in terra sancta.* (Ces animaux sont représentés fidèlement tels que nous les avons vus en Terre Sainte)». Cela ne laissait guère de doute, on en conviendra, sur leur authenticité! La comparaison entre les deux figures montre bien que la licorne de l'édition latine de Hambourg du *True Reporte...* de Settle

dérive de celle de Breydenbach. Dans l'un et l'autre cas, la licorne tourne la tête vers le spectateur et lève la patte antérieure gauche et agite la même queue torsadée.

De la gravure d'une licorne quadrupède à la licorne de mer par contre, on indiquait pas le chemin. Il y a un curieux document qui tente au moins une espèce de synthèse entre les deux.

Une des quatre cartes de James Hall
Côtes ouest du Groenland
British Museum
repr. dans *The Discovery of North America*, p. 210-1, fig. 250-3.

On conserve au British Museum quatre cartes géographiques[14] représentant un aspect ou l'autre de la côte ouest du Groenland dessinées par James Hall, qui, malgré sa nationalité anglaise - il était né à Hull dans le Yorkshire - , avait servi à trois reprises comme pilote dans des expéditions danoises entre 1605 et 1607. L'expédition à laquelle se rattache ces cartes est la première d'entre elles, et avait été commandée par le roi Christian IV. Elle avait pour but, comme les deux autres d'ailleurs, de retrouver les vieilles colonies norvégiennes du sud du Groenland et de ramener quelques indigènes au Danemark. L'expédition comprenait trois navires sous le commandement d'un écossais, le capitaine William Cunningham. Un des navires abandonna la partie avant d'atteindre le Groënland. Les deux autres, sous le commandement de Cunnigham, dans le navire duquel Hall servait comme pilote, naviguèrent vers le nord ouest jusqu'au Détroit de Davis et la terre de Baffin, avant de revenir vers l'est et atteindre la côte du Groënland au niveau du 66° Nord.

Une de ces cartes doit retenir notre attention. Elle s'intitule «The Demonstration of the Fordes, Rivers and the Coast» et situe le «King Chritian's Fjord» (l'actuel Fjord Itivdlek) où les membres de l'expédition établirent leurs quartiers généraux pour un mois. C'est de là qu'à l'aide d'une pinasse, Hall explora la côte en remontant vers le nord jusqu'au 68,5° Nord, distribuant les nomenclatures des baies et des caps en chemin. Mais surtout sa carte montre dans la mer de part et d'autres d'une rose des vents, deux baleines (assez bien représentés pour y reconnaître des *humpback whales*) et deux licornes de mer! Les

---

14. British Museum, Londres, Royal Ms. 17.A.XLVIII, fol. 7 à 10; reproduits en couleur dans W. P. CUMMING, R. A. SKELTON et D. B. QUINN, *The Discovery of North America*, Toronto, Montréal, McCleland and Stewart Limited, 1971, p. 210-211.

licornes de mer ont **des têtes et des pattes antérieures de chevaux et une queue de poisson**. Si James Hall avait vu des narvals, cela n'y paraissait guère ! S'il n'avait vu que des défenses de narval et savait qu'elles venaient d'un animal marin , il avait trouvé une solution économique pour les représenter.

Isaac de La Peyrère (1594-1676)
Illustration tirée de sa *Relation du Groenland* , publiée à Paris, chez Augustin Courbe en 1647

Mais bientôt, les voyageurs ne pourront plus s'en tenir à des représentations aussi fantaisistes. Le narval sera mieux connu et les représentations de la licorne de mer, plus réalistes. Qu'en sera-t-il en France en particulier? En ce qui concerne le progrès des connaissances en France à propos du narval, il faut attirer l'attention sur la ***Relation du Groenland*** , publiée à Paris, chez Augustin Courbe, dans la petite Salle du Palais, à la Palme, en 1647 par **Isaac de La Peyrère** (1594-1676)[15]. À la première page de l'ouvrage, on précise que cette *Relation* est adressée «a monsieur de La Mothe Le Vayer». Certes l'auteur serait aujourd'hui encore moins connu que celui à qui il adressait son ouvrage, si ce n'avait été des recherches érudites de René Pintard[16]. Ce dernier en a fait le portrait et retracé la carrière. Nous n'en retiendrons que ce qui éclaire son voyage au Danemark et la publication de sa *Relation du Groenland* .

Vers 1640, **Isaac de La Peyrère** eut la bonne fortune de faire partie du « train de M. de la Thuilerie, ambassadeur extraordinaire au Danemark, chargé d'apaiser le conflit qui oppose les cours de Copenhague et de Stockholm». Les années 1643-1645 avaient été l'occasion d'une recrudescence des hostilités dano-suédoise, guerres ruineuses pour le Danemark. C'est ce qui explique en tout cas que dans les deux ans qui suivirent, La Peyrère, au service de l'ambassadeur, fera souvent la navette entre les deux rives du Sund.

Quant au personnage auquel l'ouvrage était dédié, **François de La Mothe Le Vayer** (1588-1672), c'était un précepteur royal - il avait eu le jeune Louis XIV pour élève -, et le bibliothécaire de Mazarin et de Richelieu, mais surtout un de ces

---

15. Je remercie Monique Nadeau-Saumier de m'avoir signalé cette référence, que nous sommes allé consulté comme elle dans la Lande Collection de l'Université McGill. On verra à notre transcription faite sur l'original, que La Peyrère aimait les virgules.
16. R. PINTARD, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVIIe siècle*, Paris, Boivin et Cie, éditeurs, 1943, p. 358-362.

érudits libertins aux quels Pintard s'est spécialement intéressé. Écrivain brillant et disert, il traita de tous les sujets à la mode. Ses essais ont été rassemblés et forment une collection de plusieurs volumes. Son intérêt pour les sujets exotiques - il s'est même intéressé aux Indiens d'Amérique[17]- et son amitié pour le personnage est peut-être ce qui a motivé La Peyrère à lui adresser son ouvrage.

La *Relation du Groënland,* consacre plusieurs pages au problème de l'origine des «cornes dites de licornes». Après avoir noté que les cornes de licorne qu'on trouve en France - y compris à Saint-Denis et qui aurait été offerte par le calife de Bagdad à l'empereur Charlemagne et qui se trouve aujourd'hui plutôt au musée de Cluny[18] - et celles qu'on trouve au Danemark sont en tout très semblables, La Peyrère révélait à son lecteur que toutes celles qu'on voit au Danemark viennent du Groënland. La question à se poser était donc : «quelles Bestes ce sont qui portent ces cornes en Groenland[19]» ?

//Ole Worm

Museum Wormianum, 1655

< *The Age of the Marvalous*, p. 239 + reconstruction en //

La Peyrère nous apprend qu'il avait consulté un certain «M. Vormius» à ce sujet. Or, ce «Vormius» n'était pas une personnage quelconque. Ole Worm (1588-1654), pour lui donner son nom danois qu'il avait latinisé en Vormius selon une habitude très répandue chez les savants de l'époque, était l'un des plus fameux savants de son temps. Professeur de latin et de grec, père de l'archéologie nordique, il fut longtemps professeur de médecine et de philosophie naturelle à l'Université de Copenhague du début des années 1620 à sa mort en 1654. C'est durant ces années qu'il avait créé son cabinet de curiosités, destiné d'abord à ses étudiants mais qui devint vite un centre d'attraction pour les dignitaires et les visiteurs étrangers, dont notre La Peyrère. Ce «musée» contenait quelques objets ethnographiques et quelques œuvres d'art, mais surtout des *naturalia* , entre autres, un crâne de narval muni de sa défense d'ivoire, comme on peut le voir à gauche

---

17. Dans un essai intitulé *Vertus des païens* il s'inquiète du salut éternel d'un «pauvre Américain, qui n'avoit jamais ouy parler de la vraie religion il y a deux cents ans [et qui] ne peut dès lors en nulle façon éviter les peines éternelles, encore qu'il vescust moralement bien...». Sur La Mothe Le Vayer, voir Robert MANDROU, *Histoire de la pensée européenne. 3. Des humanistes aux hommes de science (XVIe et XVIIe siècles)*, Paris, Editions du Seuil, 1973, p. 143-144, 150-151, 156 et 169.

18. Voir Yvonne Caroutch, *Le livre de la licorne : symboles, mythes et réalités*, Puiseaux, Pardès, 1989, p. 231.

19. Issac de La PEYRERE, *Relation du Groenland,* Paris, chez A. Courbe, 1647, p. 65. No 1278 au cat. de la Lande Coll., McGill University, Montréal.

sur la gravure frontispice du catalogue de son musée, publié un an après sa mort, en 1655 [20].

La Peyrère fait d'abord état de conversations qu'il eut avec Worm à Christianople[21] et non à Copenhague. Il n'avait donc pas encore visité son fameux cabinet de curiosités à ce moment-là. Quelles étaient donc ces bêtes porteuses de cornes de licorne qu'on rapportait du Groënland?

> «M. Vormius m'a dit le premier que ce sont des Poissons. Sur / quoy je vous diray que j'ay eu de grandes disputes avec luy, lorsque nous estions à Christianople[22]; parce que cela renverse l'opinion de tous les anciens Naturalistes, qui ont traitté des Licornes, & nous les ont dépeintes Terrestres, & à quatre pieds : & que cela choque quantité de passages de l'Escriture Saincte, qui ne peuvent estre entendus que des Licornes à quatre pieds[23]».

Ces références aux Anciens et à la Bible avaient évidemment beaucoup de poids aux yeux d'un auteur du XVIIe siècle. Les anciens naturalistes dont il est ici question étaient ni plus ni moins qu'Aristote et Pline, et par ailleurs La Peyrère connaissait bien sa Bible. Il faut savoir en effet que non seulement La Peyrère était huguenot, ou comme on disait à l'époque «de la Religion», (sous-entendue réformée), mais qu'il s'était fait une réputation d'exégète osé mais érudit dans les cercles libertins qu'il fréquentait. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il mit son érudition biblique en œuvre à propos des licornes.

> «...il est certain que le nom d'Unicorne est equivoque, & qu'il appartient à plusieurs sortes d'animaux; tesmoins l'Onix [sic], & l'Asne Indique, / dont Aristote a fait mention; & cette Beste farouche que Pline a descrite, qui a la teste d'un cerf, le corps d'un cheval, & le pied solide comme celuy d'un Elephant, qui est d'une legereté, & force, incomparables : Et qui est en effet cette véritable Licorne, dont l'Escriture Saincte a parlé en divers endroits[24]».

Je ne vous entraînerai pas dans le dédale d'érudition dont fait alors preuve notre La Peyrère, se référant aux passages pertinents d'Aristote, de Pline et des auteurs bibliques qui ont parlé des licornes, comme des quadrupèdes. Je ne retiendrai que

---

[20]. On notera sur une tablette en face une autre corne de narval, mais cette fois, sans le crâne. On désigne habituellement ce catalogue comme le *Museum Wormianum*, publié à Leiden, chez Iohannem Elsevirium, 1655 et dont les Smithsonian Institution Libraries, à Washington, D.C. possède une copie (Acc. no fQH70. D42C789 CRLS RB). Voir Joy KENSETH, *The Age of the Marvalous*, Hanover, N. H., Hood Museum of Art, Dartmouth College, 1991, p. 238-239.

[21]. Kristianstadt en Suède ?

[22]. Probablement Kristianstadt, en Suède.

[23]. Isaac de la Peyrère, *op. cit.*, p. 65-66.

[24]. *Ibidem*, p. 74-75.

sa conclusion : Il y a deux sortes de licornes : celle des Anciens et de la Bible, qui vit dans le Sud et qui est un animal terrestre et celle des modernes qui vit dans le nord et qui est aquatique.

Gravure dans Worm montrant le crâne avec sa «corne» en ⊥ avec la gravure dans la peyrère.

Que pouvait faire Worm contre cette panoplie d'arguments? De retour à Copenhague, il commença par écrire à La Peyrère une lettre que celui-ci se donna la peine de transcrire dans sa *Relation*...

«Il y a, dit-il, quelques années, qu'estant chez M. Fris[25], grand Chancelier de Danemarc,(...); je me plaignis à ce grand homme (...) du peu de curiosité qu'avoient nos Marchands, & nos Matelots, qui alloient en Groenland, de ne pas s'informer quels sont les Animaux dont ils nous apportent tant de cornes; & de n'avoir pas pris quelques pièces de leur chair, ou de leur peau, pour en / avoir quelque connoissance. Ils sont plus curieux que vous ne pensez, me respondit M. le Chancellier, & me fit apporter sur l'heure mesme, un grand Crane sec, où estoit attaché un tronçon de cette forte corne, long de quatre pieds. Je fus saisy de joye, de tenir une chose si rare, & si précieuse, entre mes mains; & ne pouvant assouvir mes yeux, il me fut d'abord impossible de comprendre ce que c'estoit. Je priay M. le Chancellier de me permettre de l'emporter chez moy, pour le considérer tout / à loisir ce que volontiers il m'accorda. Je trouvay que ce crane ressembloit proprement à celuy d'une teste de Balene; qu'il avoit deux trous au sommet, & que ces trous perçoient dans le palais : Que c'estoient sans doute les deux tuyaux, par lesquels cette beste rejettoit l'eau qu'elle beuvoit. Et je remarquay que ce qu'on appelle sa Corne, estoit fiché à la partie gauche de sa machoire de dessus. Je conviay mes amis les plus curieux, & les meilleurs Escoliers de mon auditoire, de venir veoir cette rareté dans / mon cabinet. Un Peintre que j'avois appellé, s'y estoit rendu : Et je fis tirer en presence des assistans, un portrait de ce crane avec sa corne, tel qu'il estoit, de figure, & de grandeur : afin qu'ils peussent estre tesmoins, que ma copie avoit esté prise sur un veritable original. Ma curiosité ne s'arresta pas là. Ayant eu advis qu'un semblable animal avoit esté porté, & pris en Islande[26], j'escrivis à l'Evesque de Hole, nommé *Thorlac*

□ Corne seule

□ Crâne avec la corne de 4 pieds

□ Crâne avec tronçon de corne

---

[25]. Probablement Christian Friis (1581-1639) qui exerça la tâche de grand chancelier de 1616 à 1639 et auquel succéda Christian Thomesen (1590-1657). Voir Peter TRUHART, *Regents of nations*, Munich, Londres, New York, Oxford, Paris, K. G. Saur, 1986, vol. 3/1, p. 2814.

[26]. On sait que l'Islande était sous protectorat danois de 1380 à 1662.

Scalonius [27] qui a esté autrefois mon disciple a Coppenhague, & le priay, comme mon / amy, de m'envoyer le portrait de cette beste; ce qu'il fit, & me manda que les Islandois l'appelloient *Narhual*, comme qui diroit, Balene qui se nourrit de cadavres; parce que, *Hual* signifie une Balene, & que, *Nar*, signifie un cadavre. C'estoit en effet le portrait d'un veritable poisson, qui ressembloit à une Balene. Et je vous promets, de vous le faire voir a vostre retour de Christianople, avec celuy du crane que j'ay eu de M. le Chancellier Fris[28]».

Portrait de la "baleine"

Ce texte remarquable, où l'on assiste pour ainsi dire étape par étape à la découverte de l'existence du narval, son nom y compris, témoigne bien aussi de la façon dont les savants travaillaient à l'époque. Incidemment, Worm nous révélait son réseau d'informateur nordique qui, on l'a vu s'étendait jusqu'en Islande et mettait à contribution aussi bien des évêques que des hommes d'état.

Toujours la gravure de La Peyrère à l'oiseau

~~Gravure de Worm représentant le narval en entier~~

Mais revenons à La Peyrère. Worm tint parole. Non seulement il lui fit voir «les portraits de ces poissons», mais il le mena «dans son cabinet» à Copenhague cette fois-ci, du moins on le présume, où, sur une table installée pour l'occasion, il lui fit voir «le crane mesme, avec la corne de cette beste[29]». Worm avait même invité Monsieur de la Thuilerie, à cette petite séance d'observation.

> «Son Excellence considera cette rareté avec plaisir, & pria M. Vormius de la luy prester, pour en avoir une exacte peinture, laquelle il a fait faire, & qu'il emporte à Paris[30]».

La Peyrère qui adressait, on s'en souvient, sa *Relation* ...à François de La Mothe Le Vayer ajoutait que son Excellence se fit un plaisir de lui montrer cette peinture à Paris, à lui et à ses amis.

On aura noté, par ailleurs, l'importance des illustrateurs dans tous ces échanges d'information. Leurs «peintures» sont probablement perdues, mais elles sont à l'origine des gravures qui illustrent et la page 283 du catalogue du musée de

---

27. Certes l'évêque Thorlac Scalonius n'est pas très connu, mais son siège épiscopal apparaît sur la carte de l'Islande d'André Velleius, sous le nom de HOLA, où une inscription précise qu'il s'agit de l'«altera sedes episcopalis, cum schola», le premier étant «SKALHOLT, sedes episcopalis, cui adjuncta est schola», situé plus au sud, à l'ombre du volcan Hekla. Hola donnait sur la rive orientale du Skagafjördur, dans le nord de l'Islande. Voir une belle reproduction de cette carte dans *The Vikings*, série The Seaferers, Time-Life, p. 116-7.

28. *Op. cit.*, p. 67-71.

29. *Ibidem*, p. 72.

30. *Ibid.*, p. 73.

Worm dont nous avons parlé plus haut et, comme nous le verrons, le livre de La Peyrère.

L'affaire était-elle close? Pouvait-on conclure que toutes les cornes de licornes sont des défenses de narval, (sauf quelques rares exceptions venues d'Afrique qui ne seraient de toute manière que des cornes d'antilope) ? Ce serait bien mal comprendre le fonctionnement mental d'un homme comme La Peyrère et, à vrai dire des savants de son siècle, pour imaginer qu'il puisse se rendre à la seule évidence de ses sens dans un domaine où la tradition avait un tel poids. Il commence par se demander s'il faut au moins concéder à Worm l'existence d'une sorte de licorne de mer.

> «Je poserois donc une espece d'Unicornes marins, comme l'on a posé des especes de chiens, de veaux, & des loups marins. Et la chose ne seroit pas nouvelle, puis que Bartolin, Autheur Danois, a fait un Chapitre expres, des Unicornes marins, dans son traité des Unicornes[31]».

Nous aurions donc une illustration de plus du principe déjà énoncé par Pline qui écrivait au début du livre IX de son *Histoire naturelle*, consacré à la faune aquatique, que «se vérifie l'opinion commune, que tous les êtres naissant dans une partie quelconque de la nature se trouvent aussi dans la mer, sans compter beaucoup d'autres qui n'existent nulle part ailleurs. Elle renferme même les imitations (*simulacra*) d'objets inanimés, et pas seulement d'être vivants[32]».

Comment s'étonner dès lors d'y retrouver aussi des *veaux marins*, des *loups marins*, des *tigres marins*, des *vaches marines*, et bien sûr des *licornes de mer* ? Toutes ces expressions démontrent que, pour un mode de savoir qui fonctionne par comparaison, il va de soi que la faune marine soit le reflet de la faune terrestre, aussi bien dans ses formes que dans sa nomenclature.

Illustration dans La Peyrère

Mais La Peyrère ajoute aussitôt qu'en ce qui concerne les licornes de mer, «il se rencontre une difficulté contraire à cette position[33]». Le problème est très bien posé par les légendes mêmes de ses illustrations : «Poisson nommé par les Islandois NARWAL, qui porte la corne, ou dent, que l'on dit de Licorne» et «Teste

---

31. *Op. cit.*, p. 77.
32. PLINE L'ANCIEN, *Historia naturalis*, liv. IX, § 1; traduction d'E. de SAINT-DENIS, *Pline l'Ancien. Histoire naturelle. Livre IX*, Paris, Les Belles Lettres, 1955, p. 38-39.
33. *Op. cit.*, p. 77.

du poisson NARWAL, avec un tronçon de sa dent, ou de sa corne, long de quatre pieds[34]». Pour pouvoir parler de licorne, il faudrait au moins être sûr que la défense du narval est une corne! S'il ne s'agit que d'une dent, alors il ne peut pas s'agir d'une licorne, de mer ou autre. Et, on l'aura compris, le problème de l'existence des licornes terrestres reste entier.

> «...il est question de sçavoir si ces Unicornes marins, dont nous / parlons sont véritablement Unicornes; & si ce que nous appelons leurs cornes, sont véritablement des Cornes, ou des Dents. La resolution de la premiere doute [sic] depend de la derniere[35]».

Pour La Peyrère, Worm avait définitivement résolu le dernier doute : la «corne» de narval est une dent. Il l'en avait d'ailleurs convaincu en lui montrant «ce que nous avons pris pour une corne, estoit enfoncé dans la machoire, environ un pied de profondeur; Et qu'il estoit estendu en long au dehors, comme une lance / couchée; de mesme que le poisson Pristés porte sa Scie, & que l'autre poisson Xiphias porte son Espée[36]». La conclusion s'imposait donc d'elle-même : **le narval n'est pas une licorne et bien des cornes de licorne qu'on montre dans tous les cabinets de curiosités d'Europe risquent bien de n'être que des «dents de poisson».**

Il va sans dire quand la supercherie sera connue, le cours de la corne de licorne sera affecté. La Peyrère termine son exposé en racontant la mésaventure d'un marchand danois qui ne réussit pas à vendre sa marchandise au grand duc de Moscovie parce que le médecin de ce dernier reconnut aussitôt qu'il s'agissait d'une «dent de poisson» et non d'une corne de licorne. Revenu bredouille au Danemark, ce marchand fut sévèrement blâmés par ses collègues pour ne pas avoir soudoyer ce «méchant médecin» et lui apprendre à se taire. «Que ne donnois-tu deux ou trois cents ducats à ce Médecin, pour luy persuader que c'estoient des Licornes?[37]»

Que conclure ? que les licornes terrestres n'existent pas ? qu'il faille faire au moins une exception avec la célèbre «corne» de Saint-Denis ? Même pas. «Ne doutez pas, Monsieur que la corne qui est à sainct Denis, ne soit venuë originairement du mesme lieu, & n'ait esté venduë de cette sorte[38]». La Mothe Le

---

[34]. *Ibid.*, f° 145.
[35]. *Id.*, p. 77-78.
[36]. *Id.*, p. 81-82. Nous retrouverons plus loin sur le poisson scie et l'espadon, mais dans un tout autre contexte.
[37]. *Id.*, p. 93.
[38]. *Id.*

Vayer, dont le scepticisme est connu, a dû esquissé un sourire à la lecture de cette phrase. Reste que le problème de l'existence des licornes terrestres restait entier du point de vue de La Peyrère.

~~Tout le monde n'avait pas le scepticisme de La Mothe Le Vayer~~. Les mythes ont la vie dure. On va le voir en consultant l'*Histoire generale des drogues, traitant des plantes, des animaux, & des Mineraux; Ouvrage enrichy de plus de quatre cen Figures en Taille-douce tirées d'aprés Nature; avec un discours qui explique leurs differens Noms, les Pays d'où elels viennet, la maniere de connoître les veritables d'avec les Falsifiées, & leurs proprietez, où l'on découvre l'erreur des Anciens & des Modernes; Le tout tres utile au Public.* Ce savant ouvrage publié par le «sieur Pierre Pomet, Marchand Epicier & Droguiste» chez Jean-Baptiste Loyson & Auguste Pillon à Paris en 1694 sauve La Licorne de mer du coup de mort qu'aurait pu lui porter le Narval, en faisant la distinction entre les deux !

10 Le même Pomet n'avait aucun problème à multiplier le nombre des licornes terrestres comme cette illustration le démontre.

«Narwal» et «Licorne de Mer»
dans Pierre Pomet, *Histoire Générale des Drogues*, 1694, deuxième partie, livre Ier, p. 78.

Dans son *Histoire Générale des Drogues*, 1694, Pierre Pomet faisait en effet une curieuse distinction entre le «narwal» et la «Licorne de mer», qui était à ses yeux deux «poissons» différents, le second plus fabuleux que le premier. Si son «Narwal» ressemble à un dauphin traditionnel, avec trois évents, et affublé d'une corne torsadée qui lui part du front, juste au-dessus du bec, sa «Licorne de mer» est un poisson à écailles, avec une tête de cheval ayant une corne presque droite qui lui sort du milieu du front. Commençons par sa description du Narwal.

> « Ce monstre marin porte au bout de son nez une corne blanche, pesante, luisante, & de figure spirale, telle qu'est celle de Saint Denis en France : Il y en a de differentes grosseurs & pesanteurs, que l'on peut voir dans les cabinets des Curieux, (…). Ce sont les tronçons de cette corne que nous vendons à Paris, comme ils se vendent ailleurs, pour veritable corne de Licorne, à laquelle quelques personnes attribuent de grandes proprietez, ce que je ne veux ny autoriser ny contredire, pour ne l'avoir pas experimenté, n'ayant trouvé l'occasion d'en avoir des preuves suffisantes[39]».

---

[39]. *Histoire generale des drogues, traitant des plantes, des animaux, & des Mineraux; Ouvrage enrichy de plus de quatre cen Figures en Taille-douce tirées d'aprés Nature; avec un discours qui explique leurs differens Noms, les Pays d'où elels viennet, la maniere de connoître les veritables d'avec les Falsifiées, & leurs proprietez, où l'on découvre l'erreur des Anciens & des Modernes; Le tout tres utile au Public, par le Sieur Pierre Pomet, Marchand Epicier &*

On ne pourrait que louer Pomet pour sa prudence et sa perspicacité s'il sen était tenu à ces quelques remarques, mais il se lance ensuite dans la description d'**«un autre Poisson» qui serait la véritable «Licorne de mer»,** qui elle relève de la haute fantaisie. Je ne vous citerai pas en entier son texte qui s'étend sur plusieurs pages. C'est l'un des textes les plus **délirants** que je connaisse. Jugez-en par vous-mêmes au moins par ces quelques extraits.

> «Il se trouve encore un autre Poisson à qui l'on a donné le nom de Licorne de Mer, qui se trouve en differens endroits. Monsieur Dumantel dit en avoir veu une prodigieuse au rivage de l'Isle de la Tortuë proche S. Domingue en l'année 1644. Cette Licorne, dit-il, poursuivoit une Carangue, ou un autre Poisson mediocre, avec une telle impetuosité, que ne s'appercevant pas qu'elle avoit besoin de plus grande eau qu'elle n'en avoit pour nager, elle se trouva la moitié du corps à sec, sur un grand banc de sable, d'où elle ne pût regagner la grande eau, & où les habitans de l'Isle l'assomerent. Elle avoit environ dix-huit pieds de long, étant de la grosseur d'une barique au fort du corps. Elle avoit six grandes nageoires semblables dans leurs extremitez aux rames de galere, dont / deux étoient placées au défaut des oüies, & les quatre autres à côté du ventre en égale distance; elles étoient d'un rouge vermeil. Tout le dessous de son corps étoit couvert de grandes écailles de la largeur d'une piece de cinquante huit sols[40], lesquelles étoient d'un bleu qui paroissoit comme parsemé de paillettes d'argent. Auprès du col ses écailles étoient plus serrées, & de couleur brune : ce qui luy faisoit comme un collier. Les écailles sous le ventre étoient jaunes; la queuë fourchuë; la teste un peu plus grosse que celle d'un Cheval, & presque de la même figure; Elle étoit couverte d'une peau dure & brune; & comme la Licorne a une corne au front, cette Licorne de mer en avoit aussi une parfaitement belle au-devant de la teste, longue de neuf pieds & demy. Etc. Etc.
>
> . . . . . .
>
> (Les habitants de l'île l'ayant mangé) sa tête, & la riche corne qui étoit attachée, ont demeuré près de deux ans suspenduës au corps de garde de l'Isle, jusques à ce que Monsieur le Vasseur qui en étoit Gouverneur, voulant gratifier Monsieur de Trancarts, Gentilhomme de Saintonge, qui l'étoit / venu voir, luy fit present de cette corne. Mais quelque peu après m'étant

---

Droguiste à Paris, Chez Jean-Baptiste Loyson, & Augustin Pillon, sur le Pont au Change, à la Prudence et au Plais chez Estienne Ducartin, dans la Gallerie des Prisoniers, au bon Pasteur, M.DC.XCIV., p. 7

[40]. Cette notation est mise à jour p. 197 de l'édition de 1735 : «...d'un ecu de trois livres».

embarqué dans un vaisseau de Flessingue avec le Gentilhomme qui avoit cette precieuse rareté en une longue caisse, nôtre vaisseau se brisa près de l'Isle de la Fayale, qui est l'une des Açores : de sorte que nous fimes perte de tous nos hardes & de toutes nos marchandises. Et ce Gentilhomme regretta surtout sa caisse».

Voilà bien un être fabuleux qui finit par essuyer toutes ses traces, - how convenient ! - avalé par plus de 300 habitants de l'île de la Tortue et enfin par la mer, sa fameuse corne y compris! Il ne nous en reste que cette hallucinante description en partie attribuée à «Monsieur Dumantel» et remontant à «1644», donc près de 50 ans avant le texte qu'on vient de lire. J'avoues n'avoir jamais rencontré dans mes lectures un texte qui pose autant de questions sur les capacités fabulatrices de l'esprit humain! Mais comme si cela n'était pas encore assez, il conclut le long passage que nous venons de citer par un appel tout à fait inattendu à la raison et au **scepticisme**!

«On sera donc désabusé de croire que ce que nous appellons corne de Licorne, & des Latins *Unicornis*, & des Grecs *Monoceros*, soit la corne d'un animal terrestre dont il est parlé dans l'Ancien Testament, ou la corne de ces animaux cy-devant representez au Chapitre des Licornes, mais n'est autre chose que la corne de Narwal; à l'égard de son choix, elle n'en a point d'autre sinon d'estre bien blanche, les plus estimées sont les plus hautes, grosses, pesantes, cannelées & luisantes. Autresfois ces cornes étoient si rares que Monsieur André Racq Medecin de Florence, dit qu'un Marchand Allemand en vendit une à un pape 4500. livres, ce qui est bien contraire du present, en ce qu'il s'en touve de tres-belle que l'on peut avoir beaucoup meilleur marché[41]».

Quand le narval réapparait dans A Voyage to Hudson's Bay de Henry Ellis, publié à Londres en 1748 ou dans une traduction française l'année suivante à Paris, le narval est à peu près dans l'état où l'avait trouvé Frobisher avec cette différence que nous sommes 200 ans plus tard/ et les illustrations dans Ellis

Conclusion

Je m'arrête. Il me semble qu'avec ce texte de Pomet, datant pourtant de près de 200 ans après celui de Georges Best, not only we have not progressed from the unfamiliar towards the familiar, but we have done exactly the reverse. If the conviction of Louis Nicolas was hard to understand, the delirium of Pomet is stranger still, opening a door to a not so remote past that we probably cannot trespass, the link between their imagination and our's having being severed since too much time. It is this type of experience I believe that make the career of the

---

41. Pierre Pomet, *op. cit.*, IIe partie, livre premier, chap. XXXIII, «Du Narwal», p. 78-80.

historian so much alike the one of a discoverer, trying to identify, to recognize the familiar, to name the unfamiliar - places, birds, animals, people . It is the exactly challenge of a new land to a stranger. Naming makes the unfamiliar familiar...but sometimes it makes the exact opposite and makes of us historians even more of a stranger in the new land we endeavour to explore.